

AVANT ET APRES

AVANT I LE VICOMTE DE MALLEVAL AU CAPITAINE DE LAUBARDIERE

Paris, le 5 septembre 1898. Tu me reproches mon long silence, cher bon ami, et tu es bien dans ton droit. Je reconnais que, depuis plus de deux mois, je rivalise pour le silence avec les carpes du bassin de Fontainebleau. Si je ne t'ai pas écrit, c'est que je n'ai pas touché une plume.

J'avais de telles occupations ! Aujourd'hui, non seulement je peux, mais je dois écrire, et tu es le premier de tous à qui je viens faire part de la grande nouvelle ! ... Tu as deviné ? ... Oui, cher, je me marie !

Voici l'histoire : Cet été, à Luchon, j'ai rencontré un trio qui logeait au même hôtel que moi, le père la mère, la fille ; en plus, un garçonnet d'une quinzaine d'années, le fils, dont je parle par mémoire. Le père et la mère, les gens les plus simples, les meilleurs du monde, de ces natures toutes unies sur lesquelles l'existence a passé sans y laisser aucune mauvaise empreinte. La bonté, la loyauté, l'honnêteté même. Pas sots du tout ni l'un ni l'autre, enjonnés, faciles à vivre, appelant l'affection.

Quant à elle, réunie tout ce que ta mémoire a pu conserver de souvenirs exquis des plus parfaites créatures que ta sensibilité, beauté, grâce, candeur pudique, maturité d'esprit, élévation de pensées, et quand tu aurais fait de toutes ces qualités éparées un ensemble enchanteur, tu serais encore à cent pieds au-dessous de la réalité ! Je ne m'en cache pas ; je suis amoureux fou. Je l'ai été dès le premier instant où j'ai vu Jeanne : le coup de foudre !

La position des parents est modeste au point de vue social, très-importante sous celui de la fortune. Le père en a fait une considérable dans le commerce. Je ne connais rien de plus honorable qu'un homme qui, parti de rien, s'élève par le travail, l'intelligence et la probité. Du reste, nous ne sommes plus au temps où l'on avait un ridicule orgueil de caste. Est-ce qu'il y a encore, par nos temps justement égarés, une aristocratie de naissance ? Est-ce que la véritable noblesse ne provient pas de la dignité de la vie ? A ce titre, M. et Mme Bonvalois, et surtout Jeanne, ont droit de marcher tête haute, premiers parmi les premiers.

Ab ! mon ami, mon ami ! Les expressions me manquent pour te dire à quel point je suis heureux ! Mon cœur déborde ! Je n'oserais pas à un autre que toi, mon camarade, mon frère, confesser mes sentiments aussi complètement. Je voudrais être poète et pouvoir chanter ! Comme je comprends Lamartine à présent ! Il faudrait ses mélodies harmonieuses et sublimes pour peindre tout ce qui se passe en moi. Songe donc qu'hier-soir, pour la première fois comme je répétais à Jeanne ce que je lui dis à chaque instant : "Je vous aime", elle a laissé tomber sa main dans la mienne et, me regardant de ses yeux bleus profonds comme l'immensité du ciel, elle m'a répondu : "Moi aussi !"

"Moi aussi !" ... comprends-tu la félicité sans bornes dont ces deux mots m'ont inondé ?

Tiens, je m'arrête ! ... Tu finiras par rire de moi. ... Je te sais précis, positif, prosaïque même un peu. Tu m'as dit souvent que l'amour était une billesse. Puis-je rencontrer une Jeanne sur ta route ? Elle te fera voir que l'amour est la plus adorable des réalités et que toute la vie est là !

Ton heureux ami, JEAN.

te maries, je me marie. Mais là j'arrête la similitude de nos situations. Tu es, dit tu, amoureux fou ; moi, je suis un amoureux excessivement raisonnable. Les yeux de ma future ne me rappellent pas l'immensité du ciel, d'abord parce qu'ils sont gris autant que j'en puis juger, n'ayant pas étudié très profondément cette question de teinte. Je ne songe pas le moins du monde à célébrer ma flamme en vers lamartiniens ou autres. Cette flamme est un petit feu très discret qui n'a nullement l'éclat incandescent du soleil, mais la chaleur tranquille d'une chaudière. Tu es enchanté, heureux, ravi ; je suis satisfait tout simplement. Tu te précipites vers le mariage, affolé de félicité ; j'y vais d'un pas calme et posé.

Monsieur verrons qui fera la plus longue route ! J'ai toujours considéré, avec le sens positif que tu veux bien m'attribuer, que le mariage était une nécessité sociale. Je m'étais dit que, quand j'aurais trente ans et serais capitaine, je devrais me soumettre à cette nécessité que mon métier prosaïque considère comme un devoir imposé à un chacun pour la continuation de la race dont il n'est qu'un chaînon. L'heure a sonné. Je vais au mariage comme je vais au "quartier", quand j'aurai commandé pour un service. Je dois toutefois reconnaître que ceux que mon métier m'impose sont souvent plus désagréables que celui-ci.

Je ne te parlerai pas des grâces incomparables, des charmes célestes de la future Mme de Laubardière. Elle est suffisamment bien pour qu'on ne dise pas que j'ai épousé un laideron. Voilà tout, et cela me suffit. Moralement, je ne la juge pas sur les sentiments qu'elle exprime depuis que je lui fais la cour. Cette période qui précède l'hymen est généralement une comédie où chacun joue un rôle, s'efforçant de ne dire et faire que ce qui plaît à son partenaire et prenant bien garde de ne pas se montrer tel qu'il est réellement. Mais j'ai une pleine confiance dans la personne qui a imaginé ce projet d'union et qui, connaissant depuis l'enfance la jeune fille en question, me la garantit bon teint.

Elle s'appelle Yvonne Le Gonnect. Elle est Bretonne. J'aime cela. Les Bretons sont gens solides qui ne promettent pas plus qu'ils ne peuvent tenir, mais qui tiennent tout ce qu'ils ont promis. Elle est de bonne race, moi aussi. Nous serons bien appareillés. Il y a des cas comme le tien, où l'amour nivèle les inégalités ; mais son rôle, dans mon affaire, étant secondaire, je n'avais pas à compter sur lui pour cette opération géométrique. Par exemple, le niveau est tout établi pour la fortune. La mienne est modeste, tu le sais ; la sienne aussi. Nous n'aurons rien à nous reprocher l'un à l'autre. Voilà une cause de froissement évitée. Ayant tous deux des goûts simples, nous serons juste assez riches pour les satisfaire : c'est tout ce qu'il faut. Le mieux est quelquefois l'ennemi du bien.

Je n'ai pas encore dit à Mlle Le Gonnect ton fameux : "Je vous aime !" C'est été ... exagéré. J'espère que ce sera. Mais ce n'est pas encore, et il ne faut pas annoncer prématurément les choses. Je lui ai dit, le jour de la demande officielle : "Je vous donne ma parole d'honneur que je ferai tout mon possible pour vous rendre heureuse." Elle m'a répondu : "Je vous fais la même promesse." Une bonne poignée de mains de gens qui s'associent pour une œuvre commune, et tout a été dit.

Nous ne galopons pas, nous trottons. Pardonne-moi cette expression, mais n'est-elle pas à sa place sous la plume d'un officier de cavalerie ? Pas d'emballage ni de parti ni d'autre. Cela ne vaut rien, quand on a une longue étape à faire. Mon roman—si ce mot pour moi n'est pas excessif—ne ressemble donc en rien à tien. Cela s'explique, nos natures étant dissemblables. Tu es une lampe électrique, je suis une bonne vieille lampe Carcel, ancien système. Soyons heureux chacun à notre manière : c'est l'essentiel. Tout à toi, mon bon ami.

CHARLES.

APRES I LE VICOMTE DE MALLEVAL AU CAPITAINE DE LAUBARDIERE

Paris, 12 août 1901. Tes lettres, mon bon ami, sont rares et brèves. Mais il s'en échappe une satisfaction si visible, un tel contentement de ta vie de ménage que j'en suis profondément heureux. Je vois que la fortune t'a traité plus favorablement que moi. Je ne jalouse pas ta félicité, mais je l'envie. Mon existence, depuis trois ans, ne ressemble guère à la tienne. Tu me parais monter à ta pen-

son pauvre JEAN

gliers et continues une côte que je descends tous les jours. J'ai des moments d'infinie désespérance. Quand on souffre beaucoup, on a besoin de crier. Ne m'en veuille pas si je viens un peu me lamenter auprès de toi, mon vieux compagnon d'enfance !

Je marche depuis trois ans de déception en déception, et j'en suis, je te le confesse tout bas, à maudire le jour où je me suis rendu à Luchon. Oh ! pendant les temps qui ont précédé mon mariage, tout a été délicieux, parfait. Le paradis sur la terre ! J'étais emporté dans un tourbillon de passion qui ne me permettait de rien voir autour de moi. Je regardais toute ma future famille à travers du prisme de l'amour, et ma fiancée elle-même m'apparaissait, non telle qu'elle était en réalité, mais telle que mon imagination surexcitée se plaisait à la faire. L'enchantement a continué pendant les trois mois qui ont suivi.

A peine quelques ombres très légères ont-elles, de loin en loin, passé sur mon soleil pendant le voyage que j'ai fait avec ma femme en Italie, seul à seule. Je suis rentré à Paris l'hiver venu, et là le rêve s'est dissipé et la réalité a commencé. Au lieu de l'installation tendre, intime, artistique que j'avais méditée, j'ai trouvé une grande caserne organisée par mes beaux parents—et avec quel goût, Dieu du ciel ! Du rocco, du clinquant du vulgaire, du "dor" partout, comme dit Mme Bonvalois.

Un premier, mon appartement avec des enfilades de salon qui n'en finissent plus, un jans, un vert, un chinois, un pompadour ; pas un coin pour le recueillement et la retraite ! Mon étonnement et ma contrariété s'étant laissés voir, mon excellent beau-père les a attribués à quelque préoccupation financière, et avec son gros rire que je trouvais autrefois plein de bonhomie et que je trouve aujourd'hui d'une déplorable vulgarité, il m'a dit en me tapant sur le ventre, —c'est sa manie : —Ne vous inquiétez pas ; c'est nous qui payons !

Et ma belle-mère, dont le rire perpétuel ressemble au gloussement d'une poule qui couve, a ajouté : —Hein ! mon petit, c'est-il assez chic ! Cette scène de début peint à elle seule toutes celles qui ont suivi ; du matin au soir, j'entends la même cloche : —C'est nous qui payons !

Et comme, en effet, ce sont ces braves gens qui payent, je dois faire tout ce qui leur plaît et jamais ce qui me convient ; ajoute à cela d'autres aménités comme celle-ci, pleine de délicatesse : —Qu'a ma couté gros pour faire ma famille vicomtesse ; je veux en avoir pour mon argent ! Cela signifie que je dois traîner partout mon beau-père avec ses grosses plaisanteries d'un goût souvent douteux, ma belle-mère avec son gloussement, et jusqu'à mon beau-frère, un jeune drôle, posé, fat et naïf ! Comme ils habitent le second étage de l'hôtel, —"leur hôtel", puisque c'est eux qui payent !—je ne puis pas échapper un instant à leur envahissement. Je n'ai pas épousé une femme, j'ai épousé une famille entière !

—Et ta femme elle-même ? dit-elle ; c'est la principale ! Oui, en effet, c'est la principale ... de mes souffrances. J'ai découvert, à l'usage, que ce que j'appellais jadis "candeur ingénue" n'était qu'une naïveté poussée jusqu'à une limite qui permettait un autre qualificatif. Elle ne sait rien de rien et n'a rien de plus devant elle. Jolie, oui, elle l'est, et elle doit bien le savoir, à en juger par le temps qu'elle passe devant son miroir. C'est son occupation à peu près unique. Je ne crois pas avoir tiré d'elle une seule idée depuis trois ans que nous sommes mariés.

Il est vrai que je n'ai pas de reproches sérieux à lui faire, du moins pas encore, car tout est possible avec une pareille simplicité d'esprit, doublée d'une énorme vanité. Cette vanité est jusqu'ici un préservatif. Jeanne ne voit encore qu'une chose : c'est qu'elle est "Madame la vicomtesse". Quant au vicomte, de sa personne, il ne joue qu'un rôle très secondaire dans son existence, et sa seule utilité est de lui avoir donné son titre.

Elle m'aime ainsi à sa manière comme on aime un bijou qui vous fait briller. Si je m'appellais Tartempion tout court, il ne serait plus question de moi. Il n'en aurait même jamais été question. Hélas ! c'est un grand malheur que je ne me sois pas appelé ainsi ! Je suis stupéfait d'une chose, c'est qu'un homme doué de quelque bon sens et d'une dose suffisante d'intelligence n'ait pas vu "avant" ce que vous "après". Tout cela cependant crevait les yeux. Ah ! que l'amour est donc aveugle ! Adieu, mon ami ; sois heureux, toi qui peux l'être ! Ton pauvre JEAN

II LE CAPITAINE DE LAUBARDIERE AU VICOMTE DE MALLEVAL 14 août 1901.

Ta triste lettre, mon cher Jean, m'a pas surpris. Je m'y attendais. Depuis quand ! Depuis celle que tu m'écrivis, voici près de trois ans, pour m'annoncer ton mariage. Le mariage, vois-tu, n'est pas un roman, c'est une histoire. Le roman est fait de fictions et l'histoire de réalités. Pour avoir méconnu ce principe, tu es très malheureux.

Excuse le cavalier que je suis d'abuser des comparaisons hippiques, mais elles ont du bon en l'occasion. Si l'on pense trop son cheval au début, il est à peu près certain qu'il "claquera" avant la fin de la course. Il aurait fallu des conditions exceptionnelles pour que ton ménage pût se maintenir à l'allure enragée prise au départ. L'amour n'est pas seulement aveugle ; il devient très vite boiteux si on le mène trop grand train.

Moins amoureux, tu aurais vu plus clair et tu ne serais pas marié, on t'en a moins tu aurais pris des garanties et fait tes conditions. La première aurait dû être l'indépendance absolue de ton ménage. C'est là que j'entrevois, même aujourd'hui encore, ton seul salut possible. Seulement il est toujours plus facile de ne pas faire les choses que de les défaire quand elles sont faites.

Emancoipe toi d'une tutelle insupportable, et viens avec ta femme passer quelque temps sous mon modeste toit. Yvonne se chargera de son éducation conjugale, rien que par son exemple. Mme de Malleval sera chez nous deux braves gens qui, ayant pesé bien sagement leurs conditions réciproques de caractère et d'esprit, ont conçu l'un pour l'autre estime et amitié, rien de plus. Mais c'était un approvisionnement très suffisant pour entrer en ménage.

Rien ne troublant notre vie ni à l'un ni à l'autre, nous nous sommes présentés devant M. le maire, nos qualités et nos défauts. Nous n'avons donc eu ni surprise ni déception. Avec une affection suffisante et une bonne volonté égale, nous nous sommes appliqués à développer les qualités, à diminuer les défauts, et dans ce travail fait en commun de bonne foi, nous avons trouvé le bonheur. Pas un bonheur éclatant comme un feu d'artifice qui éblouit, la pitié et s'éteint, mais un bonheur solide comme un feu de coke qui, sans flamber, brûle d'une façon constante, réchauffe toujours également et ne fait qu'augmenter en durée.

L'élément principal en est bien réellement l'amour, mais un amour calme, posé, —d'autant plus profond, raisonné, — qui s'appuie sur la similitude spontanée ou volontaire des goûts, sur la conformité des situations, en un mot sur une base décorative mais solide. Viens, voilà ce que tu verras, et notre foyer est assez chaud pour rallumer le tien ! Tu verras aussi une autre cause de félicité, à laquelle ni ta femme ni toi ne paraissez penser, bien qu'elle soit celle qui domine toutes les autres et constitue la vraie raison d'être du mariage : c'est M. Gontran de Laubardière, un futur dragon, comme son papa, qui, pour l'instant, s'évertue, avec une patience que je te recommande, à faire des pâtés de sable sous ma fenêtre.

Allons ! accordez prendre modèle ; nous vous attendons ! Tout à toi. CHARLES.

Un tortue volante. On annonce d'Alger que M. Bertrand, conservateur du musée de cette ville, s'est rendu à Philippeville pour voir une tortue volante pêchée par une balancelle. Voici les renseignements qu'il a donnés sur cet animal, dont l'espèce était jusqu'à présent inconnue : C'est une énorme tortue dont la carapace mesure exactement 1 m. 23 sous le ventre et 98 centimètres de largeur, et possédait de véritables ailes. Les deux parties antérieures, allongées en forme d'éventail, ont chacune 1 m. 47 de longueur et 1 m. 10 de largeur à l'extrémité. Elles sont formées de solides nervures cornées, reliées entre elles par une membrane transparente et mince, mais cependant très dure, puis, que une forte éponge n'a pu la traverser. Ces ailes déployées rappellent, sauf pour les dimensions, celles des chauves-souris. Les pattes postérieures sont de tout point semblables à celles des tortues ordinaires ; la tête, seule, diffère : une houppie de poils très épais et drus couvre le crâne aplati et donne à cette partie de l'animal l'aspect d'un porc épic. Cet étrange animal sera déposé au musée d'Alger.

Le Bois de la Croix Calendes d'avril

On a discuté longtemps sur le bois de la Croix. Bède le vénérable prétend qu'elle était composée de quatre sortes de bois : l'inscription en bois, la tige en cyprès jusqu'à l'inscription, la traverse en chêne et la partie supérieure en pin. Juste Lipse croit qu'elle fut en chêne. Mais M. Krohault de Henry est arrivé à déterminer quelle était en pin, en faisant étudier au microscope des parcelles de la vraie croix provenant de Sainte-Croix de Jérusalem à Rome, de la cathédrale de Pise, du dôme de Florence et de Notre-Dame de Paris.

Quelle en était la forme ? Les anciens avaient des croix de plusieurs sortes, la "croix commissa", en forme de tau et la "croix capitata" ou "immissa", croix latine. Tertullien, saint Jérôme, saint Paulin et Rufin, et de nos jours, le R. P. Gerucci pensent qu'elle avait la forme du tau ; mais de graves opinions militent aussi en faveur de la croix latine.

L'un des clous du Sauveur est conservé à Sainte-Croix de Jérusalem à Rome. Il est long de douze centimètres et large d'un centimètre sur chaque face vers la tête. Il paraît certain que Jésus fut fixé sur la croix par quatre clous. C'est seulement au treizième siècle, en Italie, que les peintres se doutèrent de la licence de placer l'un sur l'autre les pieds du Crucifié et de les fixer avec un seul clou. Les peintures découvertes dans les dernières fouilles de Saint-Croix à Rome montrent un Crucifié les pieds séparés ; de même tous les monuments de l'art grec, le vieux crucifix de Lucques, attribué à Nicodème, le crucifix en bois de cèdre, attribué à Saint-Luce, conservé à Siroli, près d'Ancone, le crucifix en mosaïque, exécuté, au huitième siècle dans l'ancienne basilique de Saint-Pierre, un crucifix en argent donné par Charlemagne au pape Léon III le crucifix peint dans une miniature du vieux graduel de Saint-Grégoire. La tradition écrite confirmant la tradition monumentale achève de convaincre que notre Seigneur était porté sur la croix par quatre clous.

Que sont ils devenus ? Avec l'un d'eux, sainte Héloïse fit un mors pour le cheval de Constantin ; du second, elle orna le casque de l'Empereur ; elle jeta le troisième à la mer pour apaiser une tempête. Grégoire de Tours dit que le quatrième fut fixé à la tête d'une statue de Constantin. Aujourd'hui, vingt-neuf villes se glorifient de posséder des clous du crucifiement, et cela fait beaucoup rire M. Homais.

Il est deux raisons principales de cette multiplication soudaine. Pour satisfaire le désir des peuples, de vénérer au moins une parcelle du fer qui avait traversé les membres du Sauveur, on l'ima, on brisa l'un des quatre clous du Calvaire, et, mêlant à du fer ordinaire quelques fragments on en fit douze mille du fer sacré on forma douze clous, en l'honneur des douze apôtres, identiques, quant à la forme, aux vrais clous. C'est un de ceux-là qui est conservé à Florence, au couvent "degli Angioli". En d'autres cas, il s'agit de clous ordinaires que l'on a fait toucher aux vrais clous. C'est l'un d'eux que saint Charles Borromée envoya au Roi d'Espagne Philippe II.

Les peuples, aux âges de foi, témoignaient une vénération infinie à ces instruments de la Passion. Il suffira de citer l'exemple de Charlemagne et de saint Louis. Voici quelques linges extraites des "Grandes Chroniques de France," par Nicole Gilles : Une tête coupée à côté d'un poisson.

Cette aimable image est commémorative du fait suivant : le vieux Lesdiguières, après avoir changé trois ou quatre fois de croyance, s'était fixé à Vizille, avec sa seconde femme. Les truites des petits ruisseaux aux torrents du parc sont célèbres. Lesdiguières les adorait. Il voulait en goûter seul. Or, un jour, un valet fut surpris mangeant, avec délices, une jolie petite truite pêchée le matin dans le parc. Lesdiguières le sut, et, sans attendre que le corps du délit fut digéré, il fit immédiatement couper la tête du valet, pour lui apprendre, sans doute, à ne plus la perdre une autre fois en voyant du poisson défendu. Le valet décapité, Lesdiguières chargea un sculpteur de graver sur une pierre, à l'entrée du château, comme un gracieux avertissement symbolique à l'adresse des amateurs de truites seigneuriales, la tête coupée et le poisson dont nous avons plus haut parlé.

Terrible poisson d'avril. Avril, mois des poissons imaginaires, est aussi le mois des poissons réels. C'est l'époque où la maquerelle, par exemple, arrive en abondance à Paris, avec le louable dessein de se faire accommoder aux grossières vertes. Mais, puisque me voilà nage-

ant en pleine ichtyologie, cette science dans laquelle, comme on sait, Aristote était infiniment plus versé que dans la science des chapeaux, quoi qu'en dise Sganarelle, je me crois autorisé à ne pas sortir de mon sujet.

Encore quelques poissons historiques. Ce seront mes poissons d'avril. Ils ne mystifieront personne. J'ose même espérer, pour les faire passer, lecteurs, sur cette sauce dont vous n'êtes jamais avares, l'indulgence. Je ne vous parlerai ni des carpes de Fontainebleau, ni de leurs sautes, ni de leurs boucles d'oreilles en or, car les légendaires carpes séculaires de Fontainebleau n'ont pas d'aubeaux d'or et datent, toutes, de 1815 ! Je ne vous rappellerai même pas que l'auteur de "l'Éloge de la Folie", Erasme, —dont il y a au Louvre un si beau portrait par Holbein,—ne pouvait souffrir le poisson et s'évanouissait à sa seule odeur.

Cet homme d'esprit, qui était un savant, aurait dû pourtant songer, en essayant de vaincre son antipathie, que les ichtyophages vivent très vieux, et que la poissonnaille maintient toutes les fonctions dans un état d'agréable vivacité, en même temps qu'elle tonifie le cerveau. Ceci me fait souvenir que le fin littérateur américain Mark Twain, consulté par un monsieur qui lui envoyait à jager un manuscrit en le priant de lui dire, en même temps, ce qu'il lui faudrait manger de poisson pour tonifier son cerveau, lui fit cette réponse : —Cher monsieur, j'ai lu votre ouvrage ; et cette lecture me permet de vous informer que, relativement à la question que vous me posez, j'évalue la quantité de poisson que vous avez à manger encore, à la grosseur d'une baignoire environ.

De l'Amérique au Japon il n'y a qu'un peu d'eau à traverser. Franchissons les vagues pour parler un peu du "Tai", le magnifique poisson reproduit à l'infini par la céramique et l'éventailerie du Japon, et dont l'image immense flotte au haut des mâts les jours de fête. Le "Tai", le savoureux "Tai" emblème de la richesse maritime du Japon, le "Tai", que le dieu Yébis presse amoureusement entre ses bras, est mangé avec autant de respect dans l'empire du "Lever du Soleil" que les murènes à Rome, les streltes en Russie, et même à Paris l'horrible turbot, fureur et sont mangés par les riches ichtyophages. Les Japonais ont même des raffinements qui nous sont inconnus, quand il s'agit de servir un "Tai".

On le mange le plus souvent cru. Mais ce n'est pas assez de l'avoir cru, il faut l'avoir vivant sous la dent. Or les gourmets de la bas ont inventé ceci : le "Tai" est décapité, vivant, en tranches minces (ne jetez pas les hauts cri, mangeurs d'huîtres crues et de homard à l'américaine) !

Le "Tai" est donc décapité en rondelles qui, tenant encore un peu à l'arête dorsale, sont rapprochées les unes des autres de façon que le poisson assésiné garde sa forme. On l'apporte sur un plat, assisté l'opération faite, et à l'aide d'une goutte de vinaigre versée dans l'œil du poisson expirant, on lui procure une convulsion suprême qui, soudain, devant les convives, étale les tranches décapitées. C'est assez "ouverture de ventre", ce petit traitement-là. Mais ça a de la couleur. Seulement, s'ils avaient ce qui les attend, les petits "Tais" ne demanderaient certes pas à leur dieu de leur prêter vie pour devenir grands. Comme je désire que cette causerie, bien qu'elle n'ait rien d'une sirène, hélas ! ne finisse pas comme ladite sirène—en queue de poisson, encore que nous soyons à la veille du 1er avril, je raconterai l'histoire suivante, qui n'a du reste, d'autre rapport avec l'ichtyologie, dont j'ai abusé peut-être, que la mer où l'histoire se passe.

En mer, il est d'usage, quand un navire en rencontre un autre de se demander mutuellement d'où on vient,—sa longitude—où on va, etc.—Une causerie à coup de pavillon télégraphique. "Or, un matin, me disait le capitaine V... j'aperçus, me précédant dans la Manche, un bâtiment d'allure anglaise.—Je hissé mon pavillon et je lui pose les questions d'usage. "L'Anglais ne daigne pas répondre tout d'abord. A la fin, il finit par montrer le mouchoir de poche de Saint-Georges ; mais ensuite, il reste muet, sans doute pour se moquer du Français qui, sans lui être présenté, s'avise de lui dire bonjour.

"Je continue poliment à hisser mon alphabet en étamine, il ne répond toujours pas. Ma foi ! le mortarde me montait au nez ; je devins mon Anglais, raide sur sa dunette, la Innette à l'œil et riant de mes télégraphes. Qu'est-ce que je fais alors ? J'avais un cochon de lait à bord. Je l'attache à un bout de corde et le hisse à l'artimon. Ça valait bien cette réponse-là."

BENNET D'HERVILLY.